

On sera surpris de voir sur l'affiche ce titre italien de *Cavalleria rusticana*, mais c'est après tout ce qu'il y avait de mieux à faire. C'est là un de ces titres qui non seulement ne signifient rien par eux-mêmes, mais qui n'ont, de plus, aucun rapport avec la pièce: C'est une étiquette, pas autre chose. Le titre logique et tout simple serait: Amours rustiques, ou: Un drame au village. Mais prendre la traduction littérale (comme sur la partition): «chevalerie rustique» était aggraver encore le non-sens.

Lola, jeune coquette «aux yeux remplis d'azur», avait inspiré une folle passion au jeune Turriddu [Turiddu]; mais quand il fut parti pour le service, l'oublieuse épousa le charretier Alfio. Turriddu [Turiddu], de retour, s'est épris d'une autre fille, Santuzza, qui, elle, a conçu pour lui une passion sans mélange. Les voilà fiancés. Mais à cette nouvelle (et c'est ici que commence le drame), Lola se hâte de tendre sur nouveaux frais ses filets et ne tarde pas à en envelopper plus que jamais son ancien amant. La jalousie égarée de Santuzza apprend la chose au mari qui provoque Turriddu [Turiddu] et le tue. – Voilà toute l'histoire.

Cette œuvre rapide et passionnée, aux scènes variées, à l'accent nerveux, a, comme chacun sait, fait le tour du monde avant de venir chez nous, et de Londres à Saint-Petersbourg, de Vienne à New-York, le succès a été à peu près unanime: on ne parlait que de cela l'année dernière dans le monde des théâtres. Précédent dangereux peut-être pour le succès Parisien [*sic*], car nous n'aimons guère qu'on nous dicte nos applaudissements; nous ne sommes pourtant pas bien difficiles quand il y a de jolies choses, et il y en a, sans contredit, dans cette petite partition. Mais de là à renoncer délibérément à tout droit d'examen, il y a loin; et il faut bien le dire, dût-on nous accuser de prévention (ce qui serait injuste), cet examen ne saurait être très favorable à l'œuvre.

Parlons net: Nous sommes là en présence d'un des *engouements* les plus inexplicables (au point de vue musical) qui se puissent voir. Pour qui examine froidement cette œuvre, rien ne peut le justifier. Il serait injuste d'en faire porter la responsabilité à l'auteur, mais on conçoit que cette réputation extraordinaire puisse lui faire du tort. L'œuvre, en somme, n'est pas plus médiocre que tant d'autres que nous acceptons tous les jours, et elle ne mérite pas qu'on lui tombe dessus à bras raccourcis comme certains le faisaient hier soir. Elle est ordinaire, parfaitement ordinaire et quelconque, voilà tout avec de jolies idées, des développements faciles, quelques pages d'un accent assez vigoureux, pas beaucoup de caractère d'ailleurs, ni d'originalité, un orchestre vide et qui s'attarde même à de véritables enfantillages, enfin un cachet italien très prononcé.

Nous ne lui en ferons pas un reproche: c'est son droit d'être italienne; ce l'est peut-être moins de n'avoir pas cherché en quelque façon à marcher avec son temps, comme fait Verdi, le seul maître, après tout, que possède encore l'Italie, et de nous servir, par exemple, dans des scènes de passions opposées et de sentiments contraires, des répétitions, des reprises, des unissons *maestoso*, etc. – N'insistons pas.

L'ouverture, avec la Sicilienne chantée derrière le rideau, n'offre rien de saillant. L'introduction avec chœurs est plus intéressante, comme vie, comme accent populaire, et la mise en scène en est d'ailleurs très pittoresquement réglée. L'arrivée d'Alfio ne dépare pas ce tableau de mœurs villageoises, quoique ses deux couplets marquent peu d'originalité. Vient ensuite un double chœur religieux, dans l'église et sur la place, avec une jolie phrase de Santuzza, puis le récit que fait celle-ci, toute en larmes, à la mère de Turriddu [Turiddu]... Ah! si toute la partition était comme cette scène-là... ce serait autre chose! Elle est vraie, émue et distinguée à la fois, sans banalités et sans tapage. Et il n'en est pas de même du grand duo qui suit, entre Santuzza et Turriddu [Turiddu], malgré tout le dramatique de la situation.

Le petit intermezzo d'orchestre que l'habitude fait bisser ou trisser partout, paraît-il, et que M. Danbé a tenu à reprendre à son tour malgré les protestations, est des plus plats qui soient: une toute petite jolie phrase gauchement ressassée. Le chœur de sortie de l'église nous ramène un peu le pittoresque populaire du début; le brindizzi [brindisi] de Turriddu [Turiddu] n'y ajoute pas grand chose, mais la scène reprend du caractère avec la provocation froide et méprisante d'Alfio; c'est même un endroit qui eût gagné à être un peu développé. Enfin les adieux de Turriddu [Turiddu] à sa mère, au moment d'aller au rendez-vous, ont un accent touchant auquel il ne manque guère que du style pour satisfaire. Le sujet est poignant, on ne peut le nier; c'est évidemment la cause principale du succès.

Et puis il faut compter Mme Emma Calvé, la créatrice du rôle, qui est absolument remarquable dans le rôle de Santuzza. Nous l'avions déjà entendue à l'Opéra-Comique, il y a quelques années, dans la *Traviata* notamment. Elle a pris plus d'autorité, de sûreté; elle est sobre et vraie, enfin sa voix est charmante: c'est une vraie fortune pour la pièce. M. Bouvet est bon dans Alfio, M. Gibert est médiocre, à son ordinaire, dans Turridu [Turiddu]; il ne rend d'ailleurs qu'un côté de son personnage, c'est aussi son habitude.

*LA GAZETTE DE FRANCE, 21 janvier 1892.*

Journal Title: LA GAZETTE DE FRANCE  
Journal Subtitle: None  
Day of Week: Thursday  
Calendar Date: 21 JANVIER 1892  
Printed Date Correct: Yes  
Title of Article: THÉÂTRES  
Subtitle of Article: OPÉRA-COMIQUE. – Première représentation de *CAVALLERIA RUSTICANA*, drame lyrique en 1 acte, musique de Pietro Mascagni.  
Signature: H. DE C.  
Pseudonym: None  
Author: Henri de Curzon  
Layout: Internal main text  
Cross-reference: None